

**ETRE FEMME DANS UN MONDE DES HOMMES.  
CONSTANCE DE DUNKA AUX YEUX  
DE LIVE-TITE MAIORESCO**

**Alexandra Dodu\***

Motto: « L'Humanité souleva sa robe et me montra [...] sa monstrueuse nudité ». (III, 3)  
*Lorenzaccio*, Alfred de Musset, 1834

Le jeu d'apparences s'est toujours articulé autour de celui de circonstances dont les spécificités historiques et socio-culturelles ont su lui établir les règles. Etre femme et jouer un rôle public dans un XIX<sup>e</sup> siècle tumultueux supposait avant tout le respect des prémisses : être de bonne issue et subséquemment avoir une éducation qui tienne à l'étiquette, maintenir l'image publique créée par une identification aux rapports sociaux construits sans pour autant transgresser le quadrillage<sup>1</sup> imposé par l'usage du monde, *d'un monde des hommes*. Quelle aurait été alors la place d'une femme qui osât faire le mauvais pas de dépasser sa condition et de s'impliquer dans des activités qui n'avaient été associées qu'aux hommes ? Quelle était son image publique et comment réussissait-elle de la protéger au cas où on ne perdait point d'occasion à lui imputer l'identité par des critiques acides ?

Cet article vise une réflexion sur la *construction de l'image de soi* et la gestion du rapport entre ses *représentations* (notamment par le rapport avec Titu Maiorescu) et le *discours autoréférentiel* pour le cas de la femme de lettres, Constanța Dunka Șchiau, une importante personnalité du XIX<sup>e</sup> siècle, demeurée dans l'oubli de l'histoire même si elle ne le mérite pas. Pédagogue, inspectrice, journaliste, musicienne, femme de lettres, elle aborda tous ces domaines sans la moindre hésitation en dépit de l'attitude de ses contemporains. Le concept principal est celui de *masque social* que nous proposons comme fil directeur de cette modeste contribution. Nous allons privilégier l'étude des relations épistolaires de Titu Maiorescu, et de voir comment s'articule la représentation qui en découle autour de l'image publique et le discours autoréférentiel. Nous allons prendre en compte les articles de presse en la concernant correspondant à sa formation et à son activité (*Panthéon Parisien. Album de célébrités contemporaines, Amicul Familiei*).

---

\* Doctorandă a Școlii doctorale „Studii Literare și Culturale” a Universității din București.

<sup>1</sup> Alexandra Dodu, « Jane Dieulafoy, transgression du quadrillage social », in *Identités dissimulées. Le voyage anonyme dans les sociétés anciennes et modernes*, éd. dir. Albrecht Burkardt, PULIM, Limoges, en cours de publication.

Philippe Martin développe dans son ouvrage *La correspondance: Le mythe de l'individu dévoilé ?* une nouvelle méthode de l'écrit biographique. Il met l'accent sur l'émergence des récurrences et des réseaux sociales par un processus de construction et de d'évolution de l'image de soi. En se rapportant au cas de Voltaire, il établit deux périodes (1730–1740 et 1760–1770) dans l'organisation des données qui construisent l'image publique de l'auteur représentée à la fois par les activités publiques entreprises dans les différents moments de sa vie ainsi que les aspects de la vie privée. Ecrire/documenter « la vie, c'est-à-dire une biographie (...) entre le privé et le public » suppose une rigoureuse organisation des données en saisissant les motivations privées et stratégies publiques d'une légitimation du soi : « La correspondance qui s'écrit à flot constant, devient un lieu privilégié de production des images de soi et du contrôle de l'image publique du soi »<sup>2</sup>.

Nous considérons que le rapport entre les deux personnalités contemporaines, Maiorescu et Dunka est encore plus intéressant à voir, même par ce filtre unilatéral, afin de démêler le vrai du faux, dans l'épineuse problématique de l'émancipation féminine dans un monde phallogentrique. Si Maiorescu a fructifié son potentiel (avocat, critique littéraire, philosophe, pédagogue, académicien, homme politique, premier ministre de la Roumanie entre 1912–1914) occupant des postes clés dans des institutions importantes de l'Etat à une âge très crue (l'Université de Iassy, l'Institut Vasilian) devant un symbole pour la conscience collective roumaine, Dunka, bien que très présente à son époque (surtout dans la période jeunesse) dans la sphère publique, est beaucoup moins connue en dépit de ses nombreuses contributions dans une vaste palette d'activités.

Constanța Dunka Șchiau (16 Février 1843, Botoșani – 1923) fut écrivaine, journaliste, pédagogue, militante pour l'émancipation féminine. Elle mit son écriture au service de la diffusion des valeurs modernes occidentales dans la culture roumaine, à partir de la création des œuvres littéraires, son travail de traduction des plusieurs titres réputés, jusqu'au courant féministe roumain. Ses idées en ce sens-là furent concrétisées en 1864 par le prince régnant Alexandru Ioan Cuza dans la loi<sup>3</sup> pour l'instruction publique et reçut une distinction et la poste d'inspectrice des écoles de filles de Bucarest ; Elle fut un pionnier : première femme à avoir obtenu un poste de professeur – dans le système public (Pédagogie et Morale à l'Ecole Centrale, 1863) de même que par la fondation du journal *Amicul Familiei* [*L'ami de la famille*], (1862), première femme directeur de publication et éditeur de périodique de l'espace roumain et première écrivaine d'expression française<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Philippe Martin, *La correspondance: Le mythe de l'individu dévoilé ?* Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2015, p. 59–61.

<sup>3</sup> Elle rédigea un mémoire à ce sujet « Ficele Poporului » [*Les filles du peuple*] à Bucarest au prince A.I. Cuza en matérialise quelques points par la rédaction de la loi en offrant à l'auteur une distinction de mérite. La loi de l'instruction publique de 1864 était un ample projet d'enseignement qui postulait la fondation des écoles secondaires pour les femmes, mais afin de toucher cet objectif, il fallait premièrement de mettre les bases des écoles élémentaires pour les femmes.

<sup>4</sup> Ecaterina Țarălungă, *Dictionar de literatură română, de la origini la 1900*, [*Dictionnaire de littérature roumaine des origines jusqu'en 1900*], 2007, p. 96.

Le seul discours autoréférentiel repéré dans la période 1859–1972 est « Constanța de Dunca, membre de la société des lettrés de France, de la société de Sciences, Arts et Lettres de Paris, membre correspondant de l’Athénée de sciences et lettres de Paris, primée à Paris la médaille d’or pour ses ouvrages littéraires et pédagogiques à l’Ecole Centrale de filles de Bucarest, ex-inspectrice générale des écoles des filles »<sup>5</sup>.

Il faut mentionner qu’il n’y a pas de correspondance attribuée à cette personnalité, ou d’autant moins des indices qui éveillent le soupçon sur l’existence d’un journal intime. Nous précisons que le but est de réaliser une reconstruction de l’image publique de Constance de Dunca à partir des recherches minutieuses des relations épistolaires de Maiorescu et de ses autres ouvrages pour documenter la première partie de sa vie qui coïncide d’ailleurs avec la période la plus fébrile de la vie de cette femme. Entre 1859 et 1864 elle a été engagée publiquement dans toutes sortes de projets, avant le mariage avec le conseiller de justice Antoniu de Șchiau en 1871 quand elle se retira de l’espace public. L’économie de ce discours nous oblige à circonscrire le sujet de telle manière à saisir les traits de la dynamique relationnelle des deux personnages, à voir Constance de Dunca par les yeux d’un de ses contemporains, Titu Maiorescu.

Une première occurrence de Dunca dans l’œuvre maiorescienne se retrouve dans *Critice*, où il fait ressortir l’effet que son image publique avait produit sur M. Popfiu qui lui dédia un poème. La note annexée à l’effusion lyrique en question suggère une grande admiration, couronnée de respect. Les références au chaleureux accueil que les français lui avait fait en certifie : dans un article publié dans le *Panthéon Parisien. Album de célébrités contemporaines*, le journaliste Elie Berthet parlait de « la noble roumaine » qui avait conquis le public français par « son talent littéraire gracieux et virile à la fois ».<sup>6</sup> Popfiu, sensible aux éloges que l’un des hommes d’esprit de France faisait à sa compatriote, ajouta l’observation suivante, ce qui fit le délice du malicieux Live-Tite Maiorescu qui ne manqua pas l’occasion de le ridiculiser : « Mademoiselle Constantia Dunca passe son temps à Paris, gagnant par ses œuvres écrites en français sur les roumains et sur l’éducation, l’appréciation et les applaudissements des érudits de la France. De même manière de cette flatteuse déclaration, le poème contribue à son tour à la persuasion de cette dame de revenir dans le pays de ses frères, dans sa patrie »<sup>7</sup>.

„Catra tine suna debil’a-mi cântare  
Va ajunge ore, colo-n depărtare?!  
Fiică a Romei Vechie! Svava florio ra?!  
Va petrunde ore bland’ ați animioră?!...(...)

<sup>5</sup> Constanța Dunca, *Cultura omului, [La culture de l’homme]*, Ed. Imprimeria Statului, 1872, p. 47.

<sup>6</sup> Elie Berthet, « Constance de Dunca », in *Panthéon Parisien. Album de célébrités contemporaines*, 1862.

<sup>7</sup> La traduction m’appartient. Texte original en roumain : „Domnișoara Constantia Dunca petrece în Paris, secerând prin operele sale scrise în limba franceză despre români și educațiune aprecierea și aplauzele învățaților Franciei. După cum îmi face îns’aș-i magulitoarea declaratiune, această poezie contribuie și ea încâtva spre a o indemna să întoarne la frații săi, în patria sa (nota dlui Popfiu)” in Titu Maiorescu, *Critice* (1874), Bucarest, éd. Eminescu, 1978, p. 141.

N-am privit eu încă faci ați rumenioră,  
 Nece ale tale buze mititele,  
 Nece ochi'ți mândri, aste blânde stele;  
 Peptulu meu cel fragedm totuș venereza etc”.

Maiorescu ajoute d'un ton persifleur quelques renseignements à l'égard de l'auteur de ce poème, sortant en évidence le pathétisme de ses vers, embarrassant encore plus Popfîu, prêtre de profession, « un homme voué à se montrer au moins sérieux aux yeux du public »<sup>8</sup>. Ces observations laissent transparaître non seulement une critique acerbe de la mutilation de la langue roumaine en pleine période de transformation, , mais aussi un certain degré d'hostilité envers Dunka, la muse du poète. Son élan créateur trahit l'admiration d'une passion naissante (Fille de l'Ancienne Rome! Fragile fleurette (...) De petites lèvres et de belles prunelles que je n'ai pas encore vues/ Comment mon cœur les vénère, minette! etc.<sup>9</sup>) par ses marques stylistiques, de nombreux épithètes, des diminutifs, des inversions. Dans la postérité, ces nobles sentiments ont eu leur écho dans une sincère collégialité, concrétisée au retour de Dunka à Bucarest en plusieurs collaborations dans la rédaction du périodique dunkien *Amicul Familiei* dans la période 1863–1865 et encore plus tard dans les projets communs des roumains transylvains pour l'affirmation de la culture nationale, faisant partie du groupe formé par Iosif Vulcan (celui dont l'amitié pour la jeune héroïne ne le quitta qu'à sa mort en 1907 – parmi les dernières contributions de Dunka dans les journaux figurent, selon nos recherches, dans la revue *Familia*) ou encore le poète Andrei Mureșianu (dans les archives de cette famille, il y a quelques échanges épistolaires avec Constance de Dunka portant sur les problèmes administratives rencontrés dans la fondation de l'école rurale à Zizin<sup>10</sup>).

Selon ces données, il est évident que l'adoption d'une position ferme dans l'épanouissement professionnel fut saluée, même admirée par les hommes d'esprit de l'époque, être femme parmi ces hommes-là lui *valida l'image* qu'elle s'est si péniblement construite, une image de femme engagée, conduite par les préceptes de la morale bourgeoise. Qu'il s'agisse ou non de respect pour sa solide contribution dans la condition féminine, notamment la réforme de l'enseignement pour les filles ou tout simplement d'une tolérance envers les charmantes essais littéraires d'une audacieuse, mais encore gracieuse présence féminine, réussir à s'intégrer dans un tel cercle social confirme déjà *l'appartenance* à ce groupe et conséquemment, son *identification* aux valeurs sous-jacentes, qui ont animé la lutte pour l'idéal unioniste, pour la création d'une culture roumaine nationale.

Revenant à Maiorescu, de point de vue objectif, ses propos s'alignent en fait à sa théorie des formes sans fond dans les réflexions qu'il fit sur écriture de Popfîu, « un personnage littéraire caricaturé (...) pour le manque de talent et le courant

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>9</sup> La traduction m'appartient.

<sup>10</sup> Archives de la famille Mureșianu, lettre 2206.

puriste de l'école latiniste»<sup>11</sup> qu'il juge en écrivain mineur, ce qui n'est pas moins vrai, étant donné son activité littéraire fut plutôt un moyen de propagation de ses idées politiques, nationales et morales : « Son œuvre n'a pas représenté une valeur remarquable de point de vue littéraire ou artistique, mais de point de vue national, il a joué son rôle bien défini »<sup>12</sup>.

Loin des effusions admiratives des contemporains, la postérité (en Roumaine) a presque oublié ce personnage, Constance de Dunca, auquel nous pourrions attacher tant bien que mal la même étiquette. Les études de Stănică Crețu dans son article consacré aux ouvrages de Dunca (*Istoria literaturii române de la origini la 1900*) la placent dans la même catégorie, de littérature mineure, marginale, remettant en cause la problématique de l'originalité de son roman le plus connu, qui a joui, quand même, d'un grand succès lors de sa publication en France<sup>13</sup>. Son entière production romanesque est classée sous cette même marque, de la marginalité et l'ouvrage *Istoria literaturii românești* de Iorga en fait la preuve, elle n'étant mentionnée que dans une note de sousol dans la cinquième partie, *Alte scrieri*, du chapitre „Scrisul românesc în Bucovina”<sup>14</sup>.

Nous pouvons supposer que ces mêmes raisons auraient pu constituer le fondement qui ait empêché le brillant et habile Maiorescu de ne jamais mentionner les créations littéraires dunkiennes. Sa correspondance n'en témoigne pas, mais révèle une animosité, difficilement explicable à première vue. Les deux personnages ont été à Paris pour leurs études dans la même période (en 1859 il quitta Belin pour Paris, la même année que Dunca arriva en France pour qu'ils rentrent à peu près dans la même période, Maiorescu en 1862, lors de son mariage, le 26 août, et Dunca presque dans le même intervalle, étant donné qu'elle venait juste de passer son examen d'institutrice à l'hôtel de ville<sup>15</sup> et en novembre, elle était dans la capitale roumaine et entretenait déjà une fébrile correspondance avec M. Charles Amyot sur le soutien de la Société de l'Instruction Élémentaire dont il était le secrétaire, pour la publication de sa mémoire *Les filles du peuple*). Malgré le fait qu'il n'y ait pas de preuve qui nous en édifie sur le rapport entre Constance de Dunca et Titu Maiorescu, des documents tiers qui la mentionnent nous indiquent la dynamique des deux jeunes compatriotes qui se trouvaient au début de la sixième décennie du XIXe siècle dans la capitale française.

<sup>11</sup> Nicolae Florescu, *Istoriografia literaturii române vechi: Evoluția metodelor de cercetare*, éd. Jurnalul Literar, 1996, p. 118.

<sup>12</sup> „Opera lui n-a reprezentat din punct de vedere literar și artistic, o valoare deosebită, dar, din punct de vedere național, și-a avut rolul ei bine precizat”, in Maria Berényi, *Aspecte național culturale din istoricul românilor din Ungaria (1785–1918)*, Budapeste, éd. Tankönyvkiadó, 1990, p. 149.

<sup>13</sup> Cet aspect fait l'objet d'une autre étude *in extenso* que nous sommes en train de rédiger.

<sup>14</sup> „Încercări de roman face și d-na Constanța Dunca, *Iezuiții României. O familie din București, Fiica Adoptată, Două cunune*”, in Nicolae Iorga (1901) *Istoria literaturii românești*, v. III, Bucarest, éd. Minerva, 1983, p. 355.

<sup>15</sup> Elie Berthét, « Constance de Dunca », *op. cit.*, p. 7.

La première occurrence en la concernant dans la correspondance de Maiorescu date depuis la fin de 1859 (le 17 décembre) lorsqu'il venait d'y arriver et fait ressortir l'imminence d'une *réputation compromise*, d'une *image publique déjà altérée* le plus probablement par les mauvaises langues du cercle social roumain qui se trouvait dans la capitale française de sorte que même avant de la rencontrer lui-même, il informa sa sœur, Emilia, sur les dernières nouvelles scandaleuses : « [Mademoiselle de] Dunka est ici avec sa mère ; selon ce qu'on m'avait dit, elle est arrivée presque une lorette et en gagne son existence »<sup>16</sup>. Nous trouvons nécessaire d'ajouter que la marque de politesse, le nom « mademoiselle » fut ajoutée par les éditeurs du journal de Maiorescu afin de faire une distinction claire entre les deux Dunka, mais cet aspect pourrait traduire à la fois une attitude hostile. Observons que le jeune ne se lança pas dans une incrimination pour de bon, mais précisa juste les informations que lui eurent parvenues. L'adverbe de manière « presque » marque une atténuation et démontre que Maiorescu, bien que gêné, ne manqua pas à son esprit judicieux. Au fond, raconter à sa confidente ses impressions ou encore plus, l'informer au sujet de quelqu'un que les deux connaissaient, s'agissant d'autant plus d'une personne de leur âge, ne représente pas forcément un moyen de faire un jugement de valeur ou de stigmatiser Dunka.

Après un mois, le 24 janvier 1860, il y revint pour lui raconter les derniers événements importants de sa vie, de même concernant leurs compatriotes (de sorte qu'il les a/ait vues pendant ce temps). Ne pouvant plus supporter les rudes conditions d'hébergement, il quitta l'hivernal Paris pour Berlin où, après quelques péripéties, fiança sa pupille, Clara Kremniz. Sans qu'il n'hésite à lui partager les risques que ce voyage comportait pour ses études et guidé par la forte confiance et l'amour qu'il nourrissait pour sa sœur, il lui avoua qu'à Paris, personne n'avait été informé de son départ à l'exception de Rosetti et Mme Arcesco<sup>17</sup>. Il la prévint d'avoir annexé à cette lettre, celle de Constance de Dunka et la conseilla de ne plus entretenir cette relation épistolaire car l'amitié avec cette jeune femme ne lui rendait pas honneur. Il motiva cette impression par le choix des termes scandaleux pour l'époque, mais pardonnables dans la proche relation avec sa sœur. Apparemment les deux Dunka menaient leur vie dans un groupe de femmes de mauvaise réputation. Il y insista et demanda Emilia de garder le secret de son voyage et de ne pas répondre à Constance via son adresse, à Berlin, mais directement à Paris : « Je regrette devoir t'envoyer une lettre de Constance (emportée de Paris). *Une bande de femmes légères* qui vivent du jour au lendemain. La jeune veut se dédier au Théâtre (l'Opéra) tandis que la mère lui cherche, des gentilshommes en vue de la marier. L'ignominie de la vielle fut telle qu'elle voulut

<sup>16</sup> Lettre initiale fut écrite en allemand. La traduction française m'appartient. Je mentionne que la variante roumaine, réalisée par les éditeurs, Georgeta Rădulescu-Dulgheru et Domnica Filimon, m'a servi de repère : [Domnișoara] Dunca este aici cu mama ei ; după cum mi s-a spus, a ajuns aproape o femeie de stradă și trăiește dintr-asta. « Die Dunca ist hier mit ihrer Mama ; wie man mir sagte, ist die eine halböffentliche Dime geworden und ernährt sich dadurch ». Titu Maiorescu, *Jurnal și epistolar: Martie 1859 – 17 iulie 1860*, Georgeta Rădulescu-Dulgheru, Domnica Filimon, Minerva, 1978, p. 146.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 166.

coupler (pardonne-moi l'expression, mais c'est la seule qui aille à merveille avec Rosetti par mon intervention puisqu'il est le beau-frère de Cuza) »<sup>18</sup>.

Une morale douteuse, un entourage pas très bien choisi, des femmes, criblées de dettes qui vivent du jour au lendemain, une jeune fille qui aspire à se dédier à l'opéra, un domaine pas trop accessible si on prend en compte les termes de Maiorescu, « se dédier au théâtre (opéra) » – domaine beaucoup plus élitiste – tandis que la mère cherche infatigablement à lui trouver un bon compagnon de vie, pour un mariage de convenance prioritairement, s'orientant vers un haut personnage, beau-frère du prince régnant Cuza, l'ami intime de l'auteur de cette lettre.

Premièrement, il serait important de porter un jugement sur le moyen de transmettre ces idées : Maiorescu se montre répugné par la vie de ces deux femmes, beaucoup plus consterné, il est vrai, par l'attitude de la mère, Sofia Dunca qui, d'ailleurs, ne fait rien de singulier pour une bonne mère de famille au mitan du XIX<sup>e</sup> siècle : trouver un époux à sa fille. S'agirait-il du crédo d'un jeune homme, animé par les plus nobles et pures pensées dans le choix sentimental ou d'une manière machiste de se rapporter aux femmes ?<sup>19</sup>

Secondairement, la question qui se pose concerne le statut de cette famille, Dunca et le voyage de ces deux femmes seules en Occident et nous conduit vers une interrogation sur la dynamique de leur famille : pourquoi vivre à l'étranger à la limite si le mari, respectivement le père était un réputé juriste moldave et que la famille eût des origines nobles, ses ancêtres ayant été anoblis par le roi hongrois Sigismund dès le XIV<sup>e</sup> siècle ?<sup>20</sup> Comment pouvait une mère de famille partir accompagner sa fille aux études pour sept ans<sup>21</sup> sans avoir rempli son rôle d'épouse ? ou tout simplement

<sup>18</sup> Lettre initiale fut écrite en allemand. La traduction française m'appartient: « Regret că trebuie să-ți trimit alăturat o scrisoare a Constanței (adusă de la Paris). Adunătură de femei ușurate care trăiesc numai pe datorie. Tânăra vrea să se dedice teatrului (operei), bătrâna îi caută între timp, într-un chip evident, înși convenabili în vederea căsătoriei. Joscicia bătrânei a ajuns la culme când a vrut să-l cupleze (pardon de expresie, e singura care se potrivește), prin mine, pe Rosetti, pentru că e cumnatul lui Cuza ».

« Leider muß ich Dir Beiliegend einen Brief der Constance noch aus Paris hersenden. Leichtsinnes Schuldenmacherinnenpack. Die Junge will aufs Theater (Oper), die Alte sucht ihr inzwischen in handgreiflicher Weise passende Heiratssubjekte. Bis zur Klassizität hatte sich die Gemeinheit erhoben, mit welcher die Alte durch nicht den Rosette verkuppeln wollte (Pardon für den Ausdruck, er ist der einzig passende), weil er Schwager des Cuza ist (...) Selbverständlich ist meine Ansicht, daß Du der Const[ance], Berlin, Kurstraße 11, 1 Treppe nicht angekommen », *ibidem*, p. 394.

<sup>19</sup> N'oublions pas la controverse autour de la conférence tenue à l'Athénée roumain en 1882 où il parlait des dimensions réduites du corps féminin en comparaison avec celui masculin en soulignant que la supériorité de l'homme n'était pas seulement physique, mais intellectuelle aussi.

<sup>20</sup> Suite aux héroïques batailles avec les polonais, Ioan-Vodă et ses frères ont été anoblis par le roi de l'Hongrie, Sigismund, au XIV<sup>e</sup> siècle, avec de grands privilèges et les domaines de Maramurech, tous habités par des roumains: Șăieu, Rosalia, Strâmbură, Botiza, Petrova, Leurda, Poenii de Munte și Cuhea [„Ioan-Vodă, frații și fiii săi, au fost dotați de regele Ungariei, Sigismund, în secolul al XIV-lea, cu mari privilegii și domeniile din Maramureș, toate locuite de români: Șăieu, Rosalia, Strâmbură, Botiza, Petrova, Leurda, Poenii de Munte și Cuhea, pentru eroicele izbânzii în luptele cu polonii”], în Constanța de Dunca-Șchiau pour *Românul*, II<sup>e</sup> année, nr. 255, Arad, 18 novembre / 1 décembre 1912, p. 8.

<sup>21</sup> Selon la confession que Dunca elle-même aurait faite dans un de ses deniers entretiens, à Silvia Negruțiu Popp pour la publication *Unirea*, XXVIII, nr. 61, Blaj en octobre 1818.

c'était le désir d'un père de famille, aux vues progressistes, de voir tous ses enfants (garçons et filles) instruits de la même façon et de s'inscrire dans l'un des usages de la haute société. Ces détails ne sauront pas trouver une réponse car il n'y a pas de document qui les confirme, mais il n'est pas moins inimaginable de lancer la supposition d'une pratique qui aurait dû être bien inscrite dans la société de l'époque puisque la série des délicieuses comédies de mœurs de Vasile Alecsandri en font la preuve<sup>22</sup>.

Ce qui a assuré un succès fulminant à ces œuvres est sans doute, la transition d'une société sans caractère, superficielle, avide de changement, qui adopte les coutumes étrangères, courant le risque de se dépayser, de s'éloigner de l'authentique. Le personnage central, Coana Kirita, est une bonne administratrice du foyer, mère dévouée jusqu'au pathétisme pour son fils unique, Guluta qu'on gâte à tel point qu'on lui fait venir des professeurs étrangers ou on arrive même à lui arranger un mariage. Alecsandri ridiculise tous ces aspects et condamne en fin de compte, *les formes sans fond*. Le mariage d'intérêt est sévèrement jugé par cette nouvelle génération. Maiorescu insiste vers la fin de sa lettre sur la mauvaise impression que Madame de Dunka lui a faite en essayant d'atteindre son dessein par les petites flatteries auxquelles il était censé répondre, en convainquant son ami, Théodor épouser Constance.

Qu'elle eût eu ou pas vocation de marieuse, Sofia Dunka produisit un tel effet sur le jeune Maiorescu de manière que ce dernier lui écrivît d'un ton familier et courtois même, bien avant de contacter sa sœur. Contrairement à l'aversion qu'il lui éprouvait, la façon dont il considéra organiser sa correspondance à ce moment-là, juste après l'arrivée à Berlin, nous renseigne à l'égard de ses priorités sociales. La première lettre fut pour son confident, Théodor Rosetti, le 6 janvier 1860 et la deuxième, rédigée le lendemain, le 7 janvier 1860 fut celle adressée à Madame de Dunka<sup>23</sup>: « Madame de Dunka, à Paris, rue Joubert 12 (Berlin 7 ianuarie 1860) Madame, l'impression d'une brochure me força de venir à Berlin. La situation fut urgente et donc je ne pus pas accomplir la cérémonie de politesse et vous dire adieu. Je vous remercie pour m'avoir envoyé la confiture. Veuillez recevoir mes meilleurs vœux pour les fêtes. Titu Maiorescu »<sup>24</sup>.

La lettre suivante, datée le 17 janvier 1860, est adressée à Madame Arcesco, grande amie du jeune Maiorescu et de Theodor Rosetti. Glacial, mais courtois, il prétextait naïvement que les forces ne lui revinrent qu'après quelque temps de repos – trois semaines (sic!) – qu'il avait pris pour arriver la ville à Berlin (« Chère Madame, Voilà ces trois semaines que je suis à Berlin et ce n'est que maintenant que je me sens capable à écrire à quelqu'un » [„Stimată doamnă, Iată aproape 3 săptămâne de când sunt la Berlin și tocmai acum mă simt capabil de a scrie

<sup>22</sup> Voir *Chirița în Iași sau două fete ș-o neneacă* (1850), *Chirița în provincie* (1855), *Chirița în voiagiu* (1865), *Chirița în balon* (1875).

<sup>23</sup> Titu Maiorescu, *Jurnal și epistolar: Martie 1859 – 17 iulie 1860*, Georgeta Rădulescu-Dulgheru, Domnica Filimon, Minerva, 1978, p. 161–162.

<sup>24</sup> La traduction m'appartient. La lettre fut rédigée en roumain : « Doamna mea, Imprimarea unei broșure mă forțează a veni la Berlin. Cazul fu urgent și astfel nu putui împlini ceremonia de a-mi lua adieu de la d-voastră. Pentru trimiterea dulceței vă mulțumesc. Preimiți totodată gratulările mele de sărbători. Titu Maiorescu ».

cuiva”])<sup>25</sup> et immédiatement après, pour camoufler le délai de sa lettre, il se mit à lui faire des confidences, comme l’habitude de leurs relations d’amitié lui dicta, en racontant dans un transport de joie, les délices de l’amour et le confort qu’il venait de trouver dans la maison Kremnitz.<sup>26</sup> Curieux choix du jeune Live-Tite, de mentir deux des personnes le plus proches, Madame Arcesco et sa propre sœur (dont la relation épistolaire a toujours passionné le public par l’expression vive d’un amour presque incestueux), l’une qu’il a eu du mal à regagner ses forces après la voyage et l’autre que personne à Paris ne connaissait son absence à l’exception des deux confidents. Il est vrai que dans sa lettre pour Sofia Dunka, il demande des excuses de ne pas avoir réussi à lui rendre visite pour dire au revoir et il l’informe sur le motif de son départ intempestif (la publication d’une brochure, donc un voyage professionnel) comme s’il voulait maintenir au retour les mêmes rapports de convivialité, d’ouverture dialogique. Il la considérait donc suffisamment proche pour lui dire de ses nouvelles, mais il lui cachait ses fiançailles (sic!). Et encore plus curieuse est son attitude : rendre à Constance la faveur de transmettre une lettre à sa sœur, en dépit de la forte impression que la vie parisienne de cette femme lui avait faite confirme qu’ils se sont vus pendant les jours de fêtes (si la lettre destinée à Emilia date de 17 décembre et qu’il partit la veille du réveillon). Alors la question qui s’impose est pourquoi avait-il employé des termes dépréciatifs à l’adresse de deux Dunka si ses actes, au moins, montrent le contraire ?

Une première hypothèse repose sur l’information donnée par Maiorescu lui-même, en se référant à Constance, tout en essayant de persuader Emilia de ne lui plus répondre. La séquence « une bande de femmes légères » renvoie à un groupe de femmes, autre que la diaspora roumaine, dont les deux Dunka faisaient partie. Dans cette seconde lettre il y a une nuance d’adoucissement, le terme brut de « lorette » est remplacé par une allusion à l’appartenance à un groupe social douteux de point de vue moral. La question devient encore plus difficile à éclairer lorsqu’on s’interroge sur la résidence de ces deux femmes à Paris. Au moins de ce que les coordonnées de la lettre maiorescienne nous indiquent, à la fin de 1859 et les premiers mois de l’année suivante, ci-inclues, les dames étaient logées dans un appartement de la rue Joubert, numéro 12. Ce qui suscite l’intérêt encore est l’essai de trouver des informations sur l’endroit en question dans la période indiquée. Par exemple, dans l’ouvrage *Capitale de l’amour : filles et lieux de plaisir à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, l’historienne Lola Gonzalez-Quijano présente le rapport de la société française et la prostitution pendant le Second Empire, des histoires passionnantes d’espionnage à l’égard de quelques demi-mondaines, des actrices qui conquièrent la scène après avoir joué le rôle sur le boulevard<sup>27</sup>, enfin elle y réfléchit et complète le tableau par de précieuses informations sur « la diversité des pratiques de l’époque et les nombreuses

<sup>25</sup> Lettre rédigée en roumain.

<sup>26</sup> Titu Maiorescu, *Jurnal și epistolar: Martie 1859, op. cit.*, p. 162.

<sup>27</sup> Elle y mentionne que le personnage Nana du roman éponyme de Zola ne serait pas tout à fait fictif.

hiérarchies internes »<sup>28</sup> et leur distribution sur Paris. De loin, le plus intéressant est de voir que la rue Joubert se trouve sur cette liste, le plus célèbre établissement étant la maison La Farcy, 4 rue Joubert<sup>29</sup>. Comme l'emplacement de la rue est entre Saint Lazare et l'Opéra Garnier, il est vrai que ce gain en popularité aurait pu être généré par un léger déplacement du quartier de Saint Lazare, reconnu un siècle auparavant pour le commerce de la chair<sup>30</sup>. Apparemment les petites rues qui menaient aux boulevards ont été « valorisées » en ce sens-là, suivant à leur tour la même hiérarchie de celles qui se donnaient d'une façon ou de l'autre. Il y en avait toutes sortes dont la demi-mondaine est la plus libre et la moins soumise aux brutes et pénibles pratiques, par son intelligence, ses qualités de socialisation, sa culture, ses habitudes, par sa respectabilité, une bonne partie de ces femmes-là étant de bonne famille, ayant perdu soit leurs titres, soit leurs fortunes à cause des circonstances malheureuses<sup>31</sup>.

En dépit de ces éléments, nous n'irons pas si loin à postuler que celle était la façon de vivre de deux femmes à Paris ; nous insistons, en fait, sur une reconstruction du contexte dans lequel les Dunka ont passé leur séjour à Paris, en partant des informations extraites de la correspondance maiorescienne et des ouvrages qu'on articule autour d'une présentation historique du panorama social français de l'époque. Dans cette première période lorsque les deux personnages étaient encore très jeunes, en plein procès de formation, l'attitude de Maiorescu envers Dunka est difficile à juger, semblant changer d'humeur d'une lettre à l'autre, ne sachant plus où se mettre dans le rapport avec la mère ou/ et la fille. Au retour en Roumanie, la situation paraît plus pondérée, sous une allure courtoise. Le seul document en ce sens-là date du 17 août 1863 :

« Mademoiselle,

Si j'ai bien compris, vous ne m'avez pas dit hier ce que vous aviez à me dire. Je crois du moins que ce n'était pas la politique qui avait dû être l'objet de notre conversation. Si je ne me trompe pas dans ce sentiment, je viens de vous prier, pour vous épargner une nouvelle initiative, qui coûte toujours aux femmes, de disposer de quelques heures de mon temps de la manière que vous croirez la plus convenable.

Ma femme est pour le moment indisposée, de sorte qu'elle ne pourra venir vous voir que dans quelques jours d'ici.

Veuillez agréer, m-selle, l'assurance de ma considération distinguée.

Maiorescu »<sup>32</sup>.

<sup>28</sup> Lola Gonzalez-Quijano, « Lola Gonzalez-Quijano, *Les petites femmes du quartier latin. Prostitution et sexualité (1850–1900)* », *Genre & Histoire*, no. 2/Printemps 2008, via <http://journals.openedition.org/genrehistoire/263>.

<sup>29</sup> Lola Gonzalez-Quijano, *Capitale de l'amour : filles et lieux de plaisir à Paris au XIXe siècle*, éd. Vendémiaire, 2015, p. 47.

<sup>30</sup> « Se donner rendez-vous à Saint Lazare » avait une autre connotation au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> Lola Gonzalez-Quijano, *Capitale de l'amour : filles... op. cit.*, p. 15–30.

<sup>32</sup> Titu Maiorescu, *Jurnal și epistolar*, *op. cit.*, p. 374.

Ils faisaient partie de la même génération et ayant eu des trajets de vie similaires, ils partageaient (au moins théoriquement) les mêmes idéaux. Qu'ils fréquentassent ou pas le même cercle social, la séquence « une nouvelle initiative » traduit les conditions de cet épisode : ce fut certainement Constance celle qui l'avait abordé. Cette lettre met en évidence une prise d'attitude de l'homme qui, lors du tête-à-tête de la veille, avait interprété les hésitations de la femme comme des questions plus sensibles. Il lui montra très aimablement sa disponibilité, ayant tiré son prétexte dans le manque d'initiative générique des femmes. Un geste et une façon particulière d'approche si nous gardons en vue le capital social et les accomplissements dont elle jouissait déjà, surtout qu'elle connaissait (par l'intermède d'Emilia, et peut-être fréquentait) évidemment son épouse, Clara Kremnitz (« Ma femme est pour le moment indisposée, de sorte qu'elle ne pourra venir vous voir que dans quelques jours d'ici »). Ce qui nous a permis de porter quand-même une réflexion sur cette hypothèse est la galanterie recherchée de tout cet échange épistolaire notamment un adressé à son confesseur document (une lettre rédigée en roumain 1/13 septembre 1863). Quelques jours auparavant, il avouait à Rosetti son impasse, un sentiment de tristesse, de solitude qui l'avait accablé<sup>33</sup>. Il aurait pu rechercher juste un peu de confort dans les douces paroles d'une femme ou tout simplement, en gentilhomme, il répondit à l'attitude de Constance.

Plus tard dans une lettre écrite le 22 août 1864, nous remarquons une réponse ferme de Maiorescu à une demande de Madame de Dunka (cette fois-ci) qui, malgré le fait qu'elle avait sa fille à Bucarest, occupant un poste de professeur à l'Ecole Centrale et inspectrice des écoles de filles de la capitale roumaine, ayant donc une position et un capital social importants, elle n'hésita pas à lui demander le soutien à faire accepter son fils cadet à l'Ecole pour les garçons, à Iassy que – bien évidemment – le nouveau marié a respectueusement refusé : « Madame, je m'empresse de vous répondre que je ne me trouve pas dans la situation de recevoir votre fils chez moi. Le pensionnat de Trierarchi forme uniquement des instituteurs pour les écoles des villages ou s'occupe des enfants de jeune âge. Et moi, personnellement, je ne peux pas prendre la tâche d'élever un enfant car je me suis récemment marié et ma conscience d'homme et mon jugement m'empêchent de troubler la jeune femme avec des difficultés prématurées » [Doamna mea, mă grăbesc a vă răspunde că nu sunt în stare a primi pe fiul d-voastră la mine. Internatul de la Trierarchi prepară numai învățători de sate, sau are copii mici. Iar eu ca om privat nu mă pot însărcina cu creșterea unui al copil fiindcă sunt de curând însurat și nu-mi permite

<sup>33</sup> Sa femme venait de donner naissance cette même année-là à leur fille, Livia (âgée de 6 mois) : « Ma femme reçoit et donne un coup de main à surmonter les difficultés, mais elle ne me stimule point. Ma sœur n'existe plus pour moi. Mais toi? Combien ai-je souffert, tu ne te l'imagines pas (...) Avant je dépendais de vous tous. Sans femme, sans ami, sans sœur, je n'étais rien, tandis qu'avec eux, j'étais tout. A partir de maintenant vous ne m'êtes suffisants, vous ne pouvez plus me comprendre entièrement » [Soția mea primește și dă ajutor să mergi mai departe, dar nu stimulează. Sora mea nu mai există pentru mine. Iar tu? Câtă suferință m-a costat, mai profundă decât îți imaginezi (...) Mai înainte depindeam de voi toți. Fără soție, fără prieten, fără soră, nu eram nimic, cu ei totul. Dar acum nu-mi mai sunteți de ajuns, nu mă cuprindeți complet, forma este acum spartă, într-un anume domeniu v-am depășit...], *ibidem*, p. 117.

conștiința de bărbat și de om cu minte să aduc tinerei mele neveste dificultăți premature în viața ei (etc.)<sup>34</sup>. Cette attitude trahit une certaine familiarité entre les deux personnages et connaissant les charmes du séducteur Maiorescu, il ne serait pas étonnant de lui avoir montré avant au moins (pendant le séjour à Paris où on a vu qu'ils étaient en bonnes relations) beaucoup plus de sensibilité, comme il l'aurait fait d'ailleurs pour toute femme de haute situation qu'il connaissait bien depuis quelques années.

Ce « va-et-vient » rend la dynamique relationnelle entre les Dunka et Maiorescu encore plus difficile à cerner. Nous avons mentionné qu'en dépit des réussites de Constance de Dunka et de l'appréciation que les périodiques français lui avaient montrée qui lui permit ultérieurement d'accéder à une visibilité encore plus importante, il garda son intransigeance. Par exemple, au moment de promulgation de la loi pour l'instruction publique le 11 mars 1864, Maiorescu avait déjà envoyé une série de lettres à C. A. Rosetti en lui sollicitant de la publier dans le journal *Românul* [Le Roumain]. Il y insista et le 18/29 mars 1864, il lui demanda par un télégramme la confirmation, se montrant irrité par le retard : « Vous allez publier les articles contre le projet d'instruction publique ou vous les trouvez superflus maintenant? » [Publicați articuli contra proiectului de instrucțiune publică sau sunt acum superflui?].<sup>35</sup> Une bonne partie de ce projet fut inspiré par le mémoire que Dunka avait envoyé au prince régnant Alexandru Ioan Cuza, une année auparavant, quand elle a reçu une distinction de mérite. A son tour, l'auteure avait pris certaines idées de la réforme française de Guizot, de 1833 auxquelles elle a ajouté les préceptes promus par son mentor, Mademoiselle de Souvan, maîtresse en Morale et Pédagogie, inspectrice des écoles de filles à Paris, ce que Dunka elle-même allait faire à partir de 1864<sup>36</sup>.

Il faut nécessairement ajouter que « Les filles du peuple » avait été sérieusement discuté dans les rassemblées de la Société de l'Instruction Primaire à Paris, où elle avait essayé de trouver le soutien pour une éventuelle publication, mais qui ne s'est jamais concrétisée. Elle aurait voulu que le mémoire apparût sous l'égide de la société afin de pouvoir exercer une influence plus grande au retour en Roumanie. C'était un moyen de légitimer son projet dont la publication en roumain (traduit en roumain par Catone Censoriul) s'est faite en 1863 à Peste, « avec les lettres de Vasiliu Cosma »<sup>37</sup> et simultanément dans le journal dirigé par Dunka elle-même, *Amicul Familiei*. Alors, il n'est pas difficile d'imaginer les raisons qui provoquèrent Maiorescu à critiquer (ou tout simplement) à faire des observations à l'égard de ce projet. D'autant plus, puisque dans l'issue de 21 mars/2 avril du journal *Românul*, C. A. Rosetti écrivait dans un article sur les nombreuses interventions de Maiorescu, qu'il n'a pas incluses à cause

<sup>34</sup> La lettre fut rédigée en roumain. La traduction en français m'appartient.

<sup>35</sup> Titu Maiorescu, *Jurnal și epistolar*, op. cit., p. 213.

<sup>36</sup> Il y a un riche dossier aux Archives Nationales Roumaines concernant son activité d'inspectrice (DANIC, fond MCIP, dossier 75/1865, f. 1–15, f. 15–31, f. 35).

<sup>37</sup> Informations disponibles au fichier de la Bibliothèque Nationale Roumaine sous la cote II 93 418.

d'une désynchronisation, en l'assurant à la fois qu'il s'était chargé personnellement de combattre ce que les deux avaient établi comme « le vice le plus grand ».

A vrai dire, il n'y a pas de mention concernant les points pris de la réforme dunkienne, mais le contenu des lettres maioresciennes à la rédaction de *Românul* demeure inconnu. Rosetti mit en relief le fait qu'il y eut une différence d'opinion : « M.T.L. Maiorescu de Iassy nous a fait l'honneur de nous adresser une série de quelques articles sur le projet pour l'organisation de l'instruction publique. Mais lorsqu'on a reçu les articles de M. Maiorescu, le projet était conclu par les comités de la Rassemblée (...) M. Maiorescu peut se consoler car *le vice le plus grand* selon nous, la formation du Conseil Supérieur n'a pas été faite par les professeurs, idée contre laquelle C.A. Rosetti a objecté de toutes ses forces [D.T.L. Maiorescu din Iași ne a făcutu onóre a ne adresa o seriã de câte-va article asupra proiectului pentru organizarea instrucțiunii publice. Cândü amü primitü inse articolele d. Maiorescu, prioectulu era terminatü de secțiunele Adunării (...) d. Maiorescu pote înse consola, pentru că *vițiulü celü mai mare* dupe noi, numirea consiliului superioare de guvernment erü nu ales de profesori combätut din tote puterile de C. A. Rosetti]<sup>38</sup>. Qu'il agit ou pas d'une critique virulente des points inspirés par le projet de Dunka ou pas, le rapport entre le deux a toujours été, comme nous l'avons montré, sous le signe de l'*ambiguïté*. Ce n'est pas notre intention d'insinuer l'hypocrisie de ces personnages, ou encore moins de plaider à la faveur d'un et contre l'autre.

La conclusion qui s'impose est que le *masque social* a fonctionné dans ce cas *en effet levier pour la rééquilibration d'une relation sociale cordiale*. Evidemment que la façon dont le misogyne Maiorescu a choisi de se positionner au regard d'une femme dont les préoccupations sortaient déjà du dôme domestique, fut initialement dirigée par la volonté de la montrer sous son vrai jour aux yeux de sa sœur, Emilia, ancienne amie de Constance, d'ailleurs. Ultérieurement, après la rencontre qu'on a mise en lumière, il devint moins hostile avec Constance, mais éprouva un grand dédain (au moins déclaratif, comme nous avons vu) pour la mère. Cette *atténuation* n'est qu'*apparente*, ses actes (le fait d'avoir choisi de dire à Sofia la vérité sur son délai temporaire à Belin de même que la familiarité qui a conduit par la suite, cette dernière de lui demander le soutien pour s'occuper de son fils cadet). En plus, ne pas avoir discuté sur les réussites littéraires dunkiennes (enregistrées en France quand les deux s'y trouvaient et fréquentaient les mêmes cercles) dans ses écrits critiques – tout au moins pour l'attacher aux écrivains marginaux – et possiblement avoir pris des mesures pour combattre le projet de loi de l'instruction publique ne désavoue ni son style capricieux et volage avec les femmes en général, ni son esprit critique et aurait pu passer pour signes de bienséance. De l'autre côté, être femme dans un monde des hommes à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle supposait, courir le risque de se voir stigmatisée, de compromettre son image publique : « L'Humanité souleva sa robe et me montra [...] sa monstrueuse nudité ».

<sup>38</sup> C.A. Rosetti, în *Românul*, 21 mars/2 avril, 1864.

## BIBLIOGRAPHIE

- Berényi, Maria, *Aspecte național culturale din istoricul românilor din Ungaria (1785–1918)*, Budapeste, éd. Tankönyvkiadó, 1990.
- Bota, Ioan M., „Familia Dunca în fața istoriei”, în vol. IV, *Maramureș – vatră de istorie milenară*, éd. Societatea Culturală ProMaramureș „Dragoș Vodă”, 2004.
- Dodu, Alexandra, « Jane Dieulafoy, transgression du quadrillage social », in *Identités dissimulées. Le voyage anonyme dans les sociétés anciennes et modernes*, éd. dir. Albrecht Burkardt, PULIM, Limoges, en cours de publication.
- Florescu, Nicolae, *Istoriografia literaturii române vechi: Evoluția metodelor de cercetare*, éd. Jurnalul literar, 1996.
- Gonzalez-Quijano, Lola, *Capitale de l'amour : filles et lieux de plaisir à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Vendémiaire, 2015.
- Iorga, Nicolae (1901), *Istoria literaturii românești*, v. III, Bucarest, éd. Minerva, 1983.
- Maioreescu, Titu, *Critice* (1874), éd. Eminescu, 1978.
- \* *Jurnal și epistolar: martie 1859 – 17 iulie 1860*, vol. II, Georgeta Rădulescu-Dulgheru, Domnica Filimon, Bucarest, éd. Minerva, 1978.
- \* *Jurnal și epistolar: 22 iulie 1862 – 30 iunie/12 iulie 1864*, vol. IV, Georgeta Rădulescu-Dulgheru, Domnica Filimon, Bucarest, éd. Minerva, 1983.
- Martin, Philippe, *La correspondance: Le mythe de l'individu dévoilé ?*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2015.
- Țarălungă, Ecaterina, *Istoria literaturii române de la origini la 1900*, Ed. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1979.

### Périodiques

- C.A. Rosetti, în *Românul*, 21 mars/2 avril, 1864.
- Constanța de Dunca-Șchiau pour *Românul*, IIe année, nr. 255, Arad, 18 novembre / 1 décembre 1912.
- Elie Berthet, « Constance de Dunka », in *Pantheon Parisien. Album de célébrités contemporaines*, 1859–1862.

### Documents d'archive

- Archives de la famille Mureșianu, lettre 2206.

## RÉSUMÉ

Première écrivaine roumaine d'expression française, traductrice, journaliste, pédagogue, musicienne, militante pour l'émancipation féminine, Constanța Dunca Șchiau (Constance de Dunka) est une personnalité du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'est fit remarquer dans l'espace publique roumain et français. Ayant la possibilité de s'instruire aux pays de l'Occident, en Allemagne et surtout en France, elle observa les méthodes les plus modernes dans l'éducation et prenant l'exemple de sa maîtresse de Morale et Pédagogie, la réputée Mlle de Sauvan, elle rédigea un mémoire au prince régnant Alexandru Ioan Cuza au but de reformer l'instruction publique roumaine. Elle fut nommée par la suite inspectrice des écoles bucarestaises de filles. Cette vaste activité lui coûta, quand-même très cher, ayant été souvent le victime des accusations variées, de vraies émulations de jalousie de la part des collègues institutrices, directrices, ou bien des méchancetés phalocratiques des quelques figures importantes de l'époque, comme ce fut le charmant Titu Maioreescu ne la voyait pas de bon œil. Demeurée sous la voile de l'oubli historique, la trajectoire de Constance de Dunka révèle une multitude de facettes sous le rapport la production de l'image de soi et le contrôle de cette image dans la sphère publique.

**Mots clé:** Constanța Dunca Șchiau, Titu Maioreescu, instruction publique, émancipation des femmes, Alexandru Ioan Cuza.